

Vivre en poème

Relier. Poèmes 1938-1996, de Guillevic. Gallimard, 804 p.

Maité Snauwaert

Numéro 217, novembre–décembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2007). Vivre en poème / *Relier. Poèmes 1938-1996*, de Guillevic. Gallimard, 804 p. *Spirale*, (217), 44–45.

de Berlin, et d'autre part, l'Union européenne qui célébrait cette année son cinquantième anniversaire. L'auteur conclut en examinant l'attention qu'Arendt accordait à la fin de sa vie à la crise de la république américaine. Enfin, le dernier chapitre du livre reprend la thèse de la banalité du mal et l'éclaire en expliquant la conception arendtienne de la pensée, de la volonté et du jugement. Il découle de tout cela que l'enjeu de la mentalité élargie et du jugement chez Arendt est « une nouvelle de solidarité universelle » qui demeure pertinente tant et aussi longtemps que tous les exclus n'ont pas trouvé leur place dans la « patiente chronique » de l'humanité.

Une telle démarche s'expose à deux périls. D'une part, elle risque de transformer la pensée d'Arendt en un ensemble plus ou moins cohérent de thèses qu'il suffirait d'appliquer pour comprendre les événements d'aujourd'hui, alors qu'Arendt elle-même niait qu'on puisse utiliser sa pensée de la sorte; elle cherchait à nous inciter à penser plus qu'à nous transmettre des résultats. D'autre part, cette approche néglige l'analyse des conditions économiques, sociales et politiques actuelles qui nous permet-

traient de prendre la mesure de l'écart qui nous sépare de l'époque d'Arendt. C'est seulement si l'on saisit l'altérité de la pensée d'Arendt qu'on pourra réellement comprendre pourquoi elle « compte » aujourd'hui.

Une philosophie politique ironique

On trouvera dans le livre de Miguel Abensour, *Hannah Arendt contre la philosophie politique?*, un excellent moyen d'échapper au premier de ces périls. Au fil d'une méditation très soutenue, Abensour s'attache à mettre en évidence l'inactualité de la pensée d'Arendt en montrant en quel sens sa « philosophie » n'est pas politique comme celle des autres philosophes et, en particulier, comme celle de Léo Strauss. Vu du Québec, il peut sembler à peine croyable qu'on ait pu confondre la pensée d'Arendt avec celle de Strauss. Mais il faut savoir qu'en France, l'œuvre d'Arendt a d'abord été lue pour résister à l'emprise qu'exerçaient le marxisme et le fonctionnalisme sur la pensée politique, et dans cette perspective, Arendt et Strauss offraient indéniablement des ressources pour disqualifier les prétentions

scientifiques de ces deux discours et de leur mélange au profit de la philosophie politique. Le retour en grâce de cette discipline et celui des choses politiques depuis une vingtaine d'années fournissent à Abensour l'occasion de dissiper ce malentendu. Il se propose donc d'instruire en quelque sorte le procès d'Arendt contre la philosophie politique et de préciser la singularité de la position qu'elle revendique pour mieux la dissocier d'une identification naïve à Strauss et à la tradition. À l'heure où l'on voue à Arendt un véritable culte, un tel projet ne peut être que salutaire.

Le livre est divisé en cinq chapitres. Le premier pose le problème des rapports entre la philosophie et la politique par le biais d'une analyse de la pensée 331 de Pascal qu'affectionnait Arendt. Le second interroge les conditions de possibilité d'une pensée politique qui serait libérée de l'opposition traditionnelle des philosophes à la politique. Dans le chapitre suivant, Abensour étudie de manière exhaustive le mythe qu'Arendt donne pour fondateur de la philosophie politique, celui de la caverne de Platon, et son rapport avec l'interprétation qu'en propose Heidegger pour conclure que « l'inté-

rêt d'Arendt pour nous tient à sa force de rupture » par rapport à cette tradition. Le quatrième chapitre explore la distance qu'instaure Arendt entre la philosophie et la politique en montrant comment l'attitude des philosophes envers ce qui n'est pas politique, comme la mort et la natalité, conditionne leur capacité à s'ouvrir ou non à la politique. Enfin, le dernier chapitre montre comment l'exception kantienne permet à Arendt d'établir les limites de la tradition et de la dépasser en défendant l'égalité. Ce n'est donc qu'en un sens hautement ironique que l'on peut qualifier la pensée d'Arendt de « philosophie politique ».

On peut regretter que l'auteur n'ait pas jugé bon d'intégrer à son commentaire de Kant les contributions de Fleischacker ou de Thiele et, de manière plus générale, qu'il ait choisi de cibler en priorité la réception française d'Arendt. Mais en procédant autrement, il n'aurait peut-être pas aussi bien réussi à mettre en évidence la dimension libertaire et dissidente de la pensée de la philosophe. Nous avons certainement ici le plus philosophique et le plus recommandable des essais récents consacrés à Arendt. ●

POÉSIE

Vivre en poème

RELIER, POÈMES 1938-1996 de Guillevic
Gallimard, 804 p.

par MAÏTÉ SNAUWAERT

*Écoute à travers nous
Le bruit que fait le temps,
Son espèce de rire
Et la désolation,
Quand son ombre, l'espace,
Entre nous s'intercale.*

La préface de Lucie Guillevic-Albertini le dit bien : c'est le temps qui a fait ce recueil, « le passage des années, le travail de l'écoute, un éveil à ce qui va, vient, ouvre et nourrit la teneur des jours ». Le poète aurait eu cent ans cette année; l'ouvrage souligne le dixième anniversaire de sa disparition. Dès 1997, son épouse s'est attachée à rassembler l'épars, à savoir tous les textes — et ils sont nombreux — qui ont été l'objet

ou le fruit de collaborations avec des artistes, et ont connu de ce fait une édition très limitée, le plus souvent introuvable désormais. Le volume qu'on a la chance d'avoir aujourd'hui entre les mains est ainsi composé « de poèmes quasiment inédits et pratiquement inaccessibles ». L'ensemble a été ordonné finalement selon la chronologie, qui semblait la seule colonne vertébrale possible, puisque l'ouvrage couvre « quelque soixante années » du poète, « pleinement vécues », pleinement écrites aussi. Il devrait être suivi de deux autres pour que « s'achève l'édition posthume complète des textes du poète ».

Relire ensemble

Le titre choisi pour le recueil, *Relier*, est notamment l'anagramme de

« lierre », un « mot que l'auteur envisageait comme titre d'un recueil à venir », et dont Lucie Albertini remarque qu'une autre anagramme est « relire ». Ce qu'offre ce recueil de presque inédits, cette somme vivifiante qui permet la plongée dans l'œuvre du poète, c'est justement cela : la possibilité de les relire ensemble, alors qu'ils étaient éparpillés, et je dirais, de *le relire ensemble*, ce Guillevic. Car à présent complète, achevée par son auteur ou sans doute achevant l'homme dans le sens le plus noble, il semble que l'œuvre s'agrandisse encore, que comme cette plante grimpante qui s'étale et noue ensemble ce qu'elle parcourt, elle essaime et, cherchant l'air, gagne sans cesse du terrain. Car, devant la somme qu'elle est, devant le poids de légèreté grave qu'elle fait, elle fait de

nous le public d'une œuvre collective; elle nous place face à son parcours, à l'espace qu'elle occupe, à son étendue dans le temps. Loin pourtant d'être monumentale, tant est minimale sa recherche, elle nous demande de la regarder en face, comme l'œuvre simple et égale qu'elle est, comme la constance qui nous manque et que la poésie, parfois, peut seule nous redonner.

Relier est davantage qu'un titre : le verbe infinitif, comme Henri Meschonnic l'a déjà souligné dans sa lecture du poète, est, dans son présent continu, dans son actualité indéfinie, et le temps et la catégorie grammaticale qui signent le mieux l'œuvre et disent à quoi va son dévouement. À la fois activité et espoir, travail concret et projet, relire est la ligne de force

que se propose le poème et qui guide sa conduite, à l'échelle de chaque strophe comme à celle de l'entreprise globale. Mettre ensemble le monde dans le langage des hommes, pour que ceux-ci apprennent à le reconnaître, à le vivre, à le regarder, voilà ce qui fait la constance et le seul souci de cette poésie de l'instant qui se tend vers l'éternité mais sans jamais sacrifier rien de son humanité, avec sa faiblesse, le handicap du sujet que nous sommes, qui ne sait pas voir le présent. Guillevic nous redonne à voir cet « instant qui se déplace et reste l'instant. Comme la vie », ainsi que l'écrivait Henri Meschonnic. Démarche humble mais tenace, elle est surprenante dans son caractère homogène à travers le temps. « Traduire l'impossible / En possible joie. // Aller le chercher / Sur les flancs du monde, / À longueur de force. » Tel est son double impératif de présent et de longévité.

Recueillir

À la fois les poèmes retrouvent une fraîcheur, connaissent une renaissance dans ce format biblique qui les présente comme une nouvelle parution, dans la belle collection classique de la NRF où ses recueils avaient tous paru. Cela est nécessaire et sain pour l'intégrité de son œuvre, son intégralité posthume. On se prend cependant à regretter, devant l'évocation discrète qui en est faite à l'initiale de certaines sections, les lithographies, les lavis originaux, les calligraphies, quand ce n'est pas les tableaux, gravures ou collages, qui accompagnaient ou avaient suscité ces poèmes dans leurs formats originaux, les innombrables manuscrits du poète et jusqu'aux boîtes ou livres singuliers dans lesquels ils étaient mis en œuvre. L'édition a le mérite de nous les faire connaître ou de rappeler ces collaborations incessantes avec des artistes comme Bernard Dorny, Robert Blanchet, Jacques Lagrange, Ania Staritsky, Pol Bury, Julius Baltazar, Jean-Pierre Cassigneul, et bien d'autres, « peintres, graveurs, plasticiens, sculpteurs, éditeurs-imprimeurs, photographes », collaborations que leur récurrence, leur fréquence fait apparaître comme davantage qu'un contexte, bien plus qu'une circonstance : « textes, écrit Lucie Albertini, toujours publiés en connivence, au gré des opportunités, des rencontres, des amitiés », et dont on comprend que leur atomisation en des publications tellement spécifiques, confidentielles, participait de leur détermina-

tion interartistique même. On a le sentiment en quelque sorte de lire ces poèmes en aveugle, coupés de l'œuvre qu'ils faisaient avec telle eau-forte, tel dessin original, qui n'était pas simplement leur illustration. Mais c'est l'un des effets aussi de l'anthologisation que de produire cet alignement qui participe de l'historicité de l'œuvre, ou plutôt de celle de sa réception.

Le recueil fait ainsi se rapprocher, mais en les isolant de leur prise artistique, de ce qu'on appellerait aujourd'hui leur intermédialité, des textes qui font montre d'une grande continuité poétique. Leur égalité apparaît donc d'autant plus fortement, et même si elle est aussi la marque d'un nivellement lié à la disparition de l'altérité qui était au centre de l'expérience artistique, il est clair qu'elle traverse comme telle les accompagnements médiatiques différents qui l'ont vue naître. Ainsi, le recueil fait bien son travail, il remplit la mission qu'il s'est confiée et qui est rappelée en préface : rassembler ce qui est dispersé, rendre la somme des écrits matériellement lisible dans son intégralité. La « collecte » finale, ainsi que s'intitule la dernière partie de l'ouvrage, entérine ce parti, qui redémarre une autre chronologie (1981-1995), avec « vingt publications très diverses tant dans leur facture que dans leurs dimensions ». La pluralité interne de l'œuvre, à travers son égalité même, est ainsi rappelée.

Solidaire et égale

« Ma poésie est solidaire. Elle est avec », disait le poète en 1980. L'essentiel, avec ce nouveau recueil, est que, remettant ensemble ce qui avait été disjoint, selon son beau titre fédérateur, il rend justice à la poétique même de Guillevic, dont « Relier » est la ligne de conduite. Il montre ainsi que cette égalité du poème est profonde, qui lui fait rechercher à travers le temps la constance d'un rapport, d'une relation au monde qu'invente le poète, et pour lui et pour tous. Parce que « la poésie est la seule fiction qui n'est pas fiction. Qui n'invente pas un autre monde, mais fait directement percevoir celui que nous sommes », comme l'écrit à son sujet Henri Meschonnic, Guillevic nous fait découvrir, ou reconnaître, la nécessité dans laquelle nous sommes de la poésie, de l'invention de ce rapport comme subjectivité, qui seule « relie » : « Chance // Qu'entendre du regard /

Se faire le tissu // Qui tient le paysage, / Plateau, collines, ciel, // Dans une architecture / Promise à la durée. » Guillevic est à l'opposé du poète français hermétique caricaturé par Houellebecq dans *Lanzarote*. Sa langue est simple, comme le sont les objets de sa contemplation : objets de tous les jours, environnement le plus immédiat, le plus naturel, le plus quotidien. Le poète, de ce point de vue, est toujours un habitant de l'espace, une conscience de l'environnement, le représentant d'une espèce — dominante — parmi d'autres, avec lesquelles il entretient les relations les plus aiguës, même si elles demeurent humaines (« Sur la page blanche / Tombe une espèce de fourmi / Avec peut-être / Des ailes d'ange. [...] Et on l'écrase »). Sa manière, en plus d'être liante, est souriante, toujours trempée de cet humour qui fait son humilité, sa dimension rapprochante, cherchant la grandeur dans le petit, dans un infime qui n'est jamais modeste, mais qui compte. Sauf quand il faut dire le difficile, l'environnement privé de nature, qui pour cette raison se rapproche le plus de celui de la ville : « l'hôpital ». Évoquant le livre *Hôpital, silence* de Nicole Malinconi, et plus récemment l'essai de Philippe Forest, *Tous les enfants sauf un*, (Spirale, n° 215, p. 49), la réflexion se fait alors particulièrement perspicace d'un monde contemporain dont le lien, précisément, est absent.

Relier le vivre et l'écrire

L'intérêt ultime ou peut-être premier du recueil vient de ce qu'on y lit le posthume, le devenir d'une vie passée en écriture. De « Requiem » aux « Ultimes poèmes manuscrits » (« recopiés le 10 décembre 1996 »), des alexandrins de « L'âge mûr » aux vers libres des « Échappées », se fait jour à rebours ce « vivre » de poète qui est une composition avec le temps, jamais un affrontement, mais un « tenir », comme titre l'un de ses derniers poèmes, qui fait le sens d'une vie, son historicité aussi. La constance, alors, des poèmes, leur égalité thématique, prend tout son sens : celui d'une croissance complétée, achevée, et que la finitude de l'œuvre infinitise. Le volume donne à entendre le cheminement d'une vie-œuvre avec ses datations, ses points d'ancrage, ses élans et son amenuisement — qui n'est jamais un affaiblissement, mais une façon différentielle de signifier à travers le temps. Cet effet rétrospectif agit comme révélation d'un mode de l'œuvre qui a tou-

jours été présent : une façon de regarder le monde non depuis la tombe mais depuis la connaissance de sa future disparition. Le nom-poème qu'est Guillevic, de ce point de vue, fonctionne comme une prémonition : il inscrit non seulement une « syntagmatique » du nom (Meschonnic) qui est homologue à celle des titres (*Terraqué, Exécutoire, Gagner*, etc.), mais surtout il pseudonymise le nom propre et par là le rend commun, donc posthume : passé à l'usage, comme on ne dit plus Charles — mais seulement Baudelaire. Cette rétrospection anticipée fait la tension temporelle des poèmes de Guillevic, qui disent le temps de l'homme et sa condition de mortel. C'est celle-ci, sans mysticisme mais d'une façon très concrète, qui vient justifier l'attention au présent qui aura la sienne tout au long, mais diversement selon les époques — comme vient bien le retracer le recueil.

De la révélation d'une nécessité de convertir le vivre en écrire, qui étire le sujet de son statut singulier à une compréhension collective : « Ma vie avait changé. La vie était entière » (1954) au testamentaire « Vous, pierres » (1991) qui se fait poème du vieillir, Guillevic « montre que la poésie n'est poésie que d'une vie, et que d'être la vérité de cette vie » (Henri Meschonnic). Tant il est vrai que pour le poète : « Vivre sans dire / Ce n'est pas vivre. // Je ne vis / Que ce que je dis // À ma façon. »

Relier pour mettre ensemble l'œuvre, les poèmes dispersés ; pour mettre ensemble le monde, dans l'œil de son poème ; pour mettre ensemble les hommes, à travers leur langage, est la tâche réussie qu'accomplit ce recueil, avec l'accord du temps, qui n'est pas indifférent dans son rassemblement. Il nous fait ainsi entendre une voix indéfiniment présente, que la mort ne rejoint pas, ni le deuil, même si sa lecture se dit maintenant au passé. Car : « Avec du silence, avec ses pas, / Avec son silence aussi, à lui, // Se faisait la courbe / Qui était la sienne. »

Grâce à ce dessin que la voix fait en nous, ce chemin qu'elle fait dans nos oreilles, on voit que c'est seulement de l'espace qui s'est intercalé entre Guillevic et nous, tandis que le temps de sa lecture, lui, non seulement est venu, non seulement est présent, mais toujours et encore est indéfiniment à venir. ☉